

Sans frontières

Alain Dubos

SANS FRONTIÈRES

Les clandestins d'Hippocrate

Du même auteur, chez Bookelis

Les seigneurs de la Haute-Lande
La palombe noire
Le secret du Docteur Lescat
La sève et la cendre
Constance et la Ville d'Hiver
Le dernier combat du Docteur Cassagne
La rizièrre des barbares.

Chez d'autres éditeurs

Acadie terre promise
Retour en Acadie
La plantation de Bois-Joli
La Baie des maudits.
Les amants du Saint-Laurent
Les tribus du Roi (*Prix Historia 2012*)
Tu franchiras la frontière
Sans Frontières
L'embuscade
La fin des mandarins (*Prix Medec*)
Landes de terre et d'eaux (*avec peintures de Philippe Valliez*)
Vietnam (*Photographies de Louis Monier*)
Cambodge (*Photographies de François Poche*)
L'automne bleu (*Photographies de Cyril Vidal*)

Théâtre.

L'affaire d'une vie.
Un Roy sans Acadie
Les Conquérants

Accueil

*B*ien des choses ont été écrites sur Médecins sans frontières depuis un demi-siècle. Un certain nombre de compagnons, médecins, infirmières, ont témoigné de leur engagement humanitaire de ce qu'ils avaient vécu en mission. Ailleurs, des ouvrages plus ou moins exhaustifs, thèses, essais, œuvres de journalistes, de politiques ou de penseurs, voire des trois possiblement réunis sous la même plume, ont cherché et décortiquent encore la place d'une aventure singulière dans le vaste et complexe mouvement du monde.

Il était tentant, par le retour aux sources de MSF, c'est-à-dire par les récits de missions le plus différentes et diverses possible, de faire le portrait d'une petite association de secours médical urgent devenue grande tout en demeurant fidèle aux quelques principes simples dont il sera question plus loin. Comme se plaisait à le dire un de nos anciens, MSF est une auberge espagnole. On y trouve généralement ce que l'on y a apporté. C'est donc par la grâce de gens d'horizons fort divers, d'individus qui l'enrichirent au fil des années de leur sincérité, de leur énergie, de leurs rêves et de leur courage, que Médecins sans Frontières est devenu ce que l'on sait.

Plusieurs milliers de pages ne suffiraient sans doute pas pour raconter ce que chacun d'entre nous a vécu de personnel et, bien souvent, d'extraordinaire, en missions. De la Thaïlande au Rwanda, du Kosovo à la Tchétchénie, d'Armero à Erevan via Beyrouth, Kaboul ou Managua, des centaines d'aventures ponctuent l'histoire des volontaires MSF. Les récits des voyages et des expériences qui constituent cet ouvrage sont donc représentatifs d'un certain nombre de conjonctures rencontrées par

les volontaires de MSF alors que l'association faisait ses premiers pas dans un monde encore hérité de la seconde guerre mondiale.

Il fallait que le petit groupe pas très argenté des premières années laissât à chacun de ses membres la faculté – le mot « liberté » est sans doute plus pertinent – de prendre seul, loin de tout, souvent « perdu en terre » et confronté à des situations dramatiques, le risque et la décision qui s'imposaient. A ces époques où les satellites étaient exclusivement réservés aux communications militaires, quand de simples et précaires lignes de télex ou de téléphone nous reliaient aux autres, les silences des amis en mission pouvaient durer des semaines, voire des mois.

Cela rappelait, et rappelle encore parfois, sur des terrains particulièrement acrobatiques, les grands paris gagnés que furent l'Aéropostale ou les missions géographiques du 19^e siècle. A leur écoute lointaine, il fallait alors s'armer de patience, d'espoir et de confiance, dans l'attente d'un signal. Dans ces conditions parfois extrêmes, quelques missions échouèrent. La plupart « passèrent » cependant, et la maison MSF grandit très vite, emportée par leur cours torrentueux.

Des missions, donc. Elles sont dizaines. Il en est d'aussi variées qu'il existe de pays pour les accueillir et d'hommes et de femmes pour les accomplir. Exodes massifs de peuples entiers ou minorités en danger que la rumeur des massacres désigne à l'attention du monde, villes assiégées ou camps de réfugiés, catastrophes naturelles aggravées par l'incurie d'autorités débordées, voire irresponsables, les situations de crise sont nombreuses et très différentes les unes des autres. Pour les MSF, elles sont autant de jalons sur un chemin déjà long, à travers une histoire d'une richesse et d'une densité humaines exceptionnelles.

La constitution d'un « noyau central » puissant et efficace, au milieu des années 1980, transforma le bénévolat médical un peu anarchique des premiers temps en une dynamique d'action humanitaire aux résultats rapidement bonifiés. Gestionnaires et logisticiens, chefs de mission, juristes et gens de communication vinrent renforcer et fixer le socle une bonne fois pour toutes. Cette évolution fut sans doute regrettée par certains. Elle était inéluctable, pour que la sympathie plus ou moins amusée quoique admirative, déjà, du public des premières années se transformât en intérêt, puis en considération et enfin en reconnaissance de MSF comme repère majeur dans la marche chaotique du monde.

Cette évolution fut sans doute regrettée par certains. Elle était

inéluctable, pour que la sympathie plus ou moins amusée quoique admirative, déjà, du public des premières années se transformât en intérêt, puis en considération et enfin en reconnaissance de MSF comme repère majeur dans la marche chaotique du monde.

Il reste que, pour devenir la structure reconnue qu'elle est aujourd'hui, MSF devait passer par une étape « romantique » qui fut celle de ses premières années. Et c'est de ces temps-là qu'il sera principalement question dans cet ouvrage. Il n'y a là, de la part d'un ancien resté viscéralement attaché à sa seconde famille, ni nostalgie, ni distance, ni tentation de faire la leçon. Le prix Nobel de la Paix 1999 est venu récompenser la maturité, la crédibilité, la formidable énergie d'une grande et belle organisation dont la voix porte aujourd'hui loin et fort. C'est donc la jeunesse féconde, éprise d'espace, turbulente et nécessaire de MSF qui revivra essentiellement dans les pages à venir.

La longue marche de Roger et d'Élisabeth

Afghanistan 1984

A Zabiullah Khan



Quelques points d'histoire récente.

Monarchie parlementaire jusqu'en 1975. Une succession de coups d'Etat sanglants (Daoud, Taraki, Amin, Karmal) traduit pendant quatre ans l'affrontement entre les puissances locales : Iran, Pakistan, URSS. Enjeu : le contrôle de la forteresse naturelle afghane, position essentielle pour qui veut dominer les espaces immenses de l'Asie des steppes et ses voies de communication. Le 24 décembre 1979, les Soviétiques décident d'intervenir directement dans ce qui deviendra au fil des mois leur Vietnam. Quatre millions de réfugiés paient immédiatement le prix de l'opération. Villages brûlés, terreur, élimination physique des opposants entraînent rapidement la résistance des différentes ethnies afghanes : Pachtouns du Sud, Hazaras des montagnes du Centre, Tadjiks, Ouzbeks et Turkmènes des plaines du Nord vont mener une guerre d'escarmouches, d'embuscades, de coups de main, et faire l'admiration du monde entier. C'est l'union sacrée de la nation afghane, qui va durer dix ans et aboutir au retrait total des occupants en février 1989.

L'euphorie de cette libération sera de courte durée. Les dix années suivantes seront celles de la discorde, des coups fourrés, des prises successives de Kaboul, la capitale, par des factions et des chefs de guerre plus ou moins manipulés, jusqu'à l'installation victorieuse des talibans, miliciens intégristes formés au Pakistan et dont le pouvoir va peu à peu s'étendre sur la quasi-totalité du territoire afghan. Seule la vallée du Panshir, au nord-est du pays, résiste encore, sous la conduite du commandant Massoud.

Pour tous ceux qui eurent un jour la chance de fouler son sol de lune oubliée sur la terre des hommes, l'Afghanistan demeure à tout jamais l'aventure extrême, le pari réussi, LA mission. Si l'action clandestine eut un jour sa raison d'être pour que grandît Médecins sans frontières, c'est

bel et bien sur ce territoire-là qu'eut lieu l'enfantement. Au début de l'aventure, deux amoureux fous de cette forteresse orientale réputée inaccessible : Gérard Kohout et Juliette Fournot. Leur force de conviction et l'incroyable sérénité avec laquelle ils envisageaient leurs premières missions eurent vite raison des quelques réticences parisiennes. Ils connaissaient les chemins et les hommes, appréciaient à sa juste valeur la situation des Soviétiques empêtrés dans leur inutile et coûteuse conquête. Les filières de passage clandestin étaient déjà prêtes, les itinéraires reconnus, les lieux d'installation choisis.

Nous fûmes des dizaines à suivre les traces de nos deux amis. Il y avait en chacun de nous, à la simple perspective de ce voyage, assez d'enthousiasme et de fièvre impatiente pour vaincre n'importe lequel des obstacles se présentant. Pourtant, les marches d'approche étaient difficiles, périlleuses. Il fallait se fondre dans des paysages démesurément ouverts ou, à l'inverse, dans la caillasse de djebels arides. Des rivières à demi gelées nous offraient le passage de gués approximatifs où l'on s'enfonçait jusqu'à mi torse. Lorsque l'on avait observé assez longtemps le ballet des hélicoptères soviétiques, il fallait aussi se résoudre à repartir, sous la conduite de guides inquiets, traverser à découvert des plaines poussiéreuses avant de retrouver enfin l'abri des collines, puis de la haute montagne.

Les nuits trop courtes occupées à un vague sommeil nous recrachaient, nauséeux, sur les chemins, dans des aurores de glace et de vent. Des cols perchés à cinq mille mètres nous hébergeaient brièvement. Rompus, asphyxiés, demandant grâce, au bord de l'œdème pulmonaire, nous demeurions immobiles, comme ivres face à la splendeur minérale du paysage afghan. Nous pensions alors avoir entrepris un voyage au-dessus de nos forces. Des envies contraires nous hantaient, arrêter là, redescendre vers la civilisation, quitter ces purgatoires de silence et d'effort solitaire ; mais poursuivre, en même temps, chercher et découvrir ce qu'il y avait derrière le prochain col, la prochaine nuit, la souffrance à venir.

Et puis, au détour d'un sentier, la récompense se montrait enfin : la vallée promise, avec son peuple figé dans l'hiver, ses maisons couleur de la terre ocre du Logar, du Badarchan ou du Paktia, et, dans l'une d'elles, les copains au travail depuis des mois, qui nous servaient dans leurs bras au seuil de dispensaires d'un autre âge.

Nous partirons un jour avec le souvenir de ces instants d'indicible

fraternité. Ils valaient les mille fatigues et les dangers constants d'une route hors normes, hors monde, hors tout. Autant que les gestes médicaux offerts à des civils abandonnés à leur sort, ces retrouvailles avec les MSF en mission afghane justifiaient la prise de risques. Avec le recul, cela semble même aujourd'hui représenter ce que MSF ne devra jamais cesser d'être : une maison commune où les individus priment. Parce que la stratégie d'un tel groupe, son souci politique, les nécessités de son développement et les interactions qui en sont la conséquence ne vaudront jamais le courage, l'aventureuse insolence, la déraison constructrice et le goût de la liberté d'un seul de ses membres.

13 septembre 1984.

La plaine s'étend d'est en ouest, interminable, steppe plantée d'arbustes rabougris dont les confins se fondent avec les brumes du soir, très loin. Le fleuve est gris, boueux, de la couleur du ciel. Sur l'autre rive, le paysage est strictement identique, barré au nord par les molles ondulations de collines caillouteuses. Ce large boulevard d'eau a pour particularité de marquer la frontière entre l'Afghanistan et l'Union soviétique. Son cours boueux sépare le pays des moudjahidin de celui d'un envahisseur qui, depuis près de cinq ans, tente de mettre à la raison, par le fer et le feu, son voisin indompté.

Roger Vivarié sent que le courant commence à se faire plus violent. Sous ses pieds les galets laissent place à une vase douce dans laquelle le médecin s'enfonce un peu, agréablement. Roger se retourne et lève les bras. A vingt mètres de lui, ses compagnons sont déjà remontés à cheval et lui font signe que la balade est terminée. Roger serre les poings, comme un champion couronne par la victoire.

– Sors de là ! lui crie Ali. Il faut rentrer au village !

Près du guide, Élisabeth Réglat sourit. Roger a gagné son pari. C'était une excursion de fin de mission. Il en parlait depuis quelque temps, au terme de longues semaines passées à Zokhi, le village de MSF. Comme son amie Élisabeth, il avait eu envie d'aller voir du pays hors de la vallée dont ils connaissaient tous deux le moindre relief, le plus petit bout de chemin d'un hameau à l'autre. Au point qu'ils avaient fini par se croire à tout jamais confinés dans ce bout du monde cerné de montagnes hostiles, à faire de la médecine pour une population isolée par la guerre et oubliée des hommes. Maintenant, ils sauraient ce qu'il

y avait de l'autre côté de leur morne horizon. Une lande immense tranchée par un grand fleuve et, à quelques brasses de la rive amie, le pays interdit d'où la guerre venait et qui semblait si facile à aborder, à pénétrer.

Quittant le pays turkmène, ils vont rejoindre par des chemins de montagne les marches du pays hazara. Les hordes de Gengis Khan, installées au 13^e siècle en pays afghan, firent souche ici dans le massif de l'Hindu-Kush, formidable repaire qui culmine à cinq mille mètres et que les Soviétiques se contentent de harceler par des attaques aériennes. Personne depuis les Mongols ne s'est en effet risqué à la conquête de ce sanctuaire, pur massif du Vercors à la puissance dix, dont les passes et les villages sont souvent plus proches du ciel que de la terre.

Zokhi est situé en moyenne altitude, cerné par le Hadja Nor, d'où partent les dix-huit branches qui forment le fleuve Band-i-Amir. La zone est sous le contrôle d'un mouvement de résistance puissant et bien structuré, le Djamiat Islami, dont le chef local se nomme Zabiullah Khan. Roger et Élisabeth retrouvent avec plaisir les maisons rondes de terre séchée, plutôt persanes d'allure, qui forment le village. L'hôpital est situé en lisière : deux pièces, en tout et pour tout, percées d'étroites ouvertures, l'une pour les consultations médicales quotidiennes, l'autre, un peu plus spacieuse, pour la chirurgie. C'est là tout leur univers, qu'ils vont devoir bientôt quitter.

Ainsi le veut le rythme des saisons en Afghanistan. La relève des équipes doit se faire impérativement avant la venue de l'hiver. Dès octobre ou novembre, la neige et le froid glacial isolent les villages les uns des autres, bloquant villageois et équipes médicales jusqu'au printemps.

Ceux qui choisissent ces missions difficiles acceptent par avance l'idée de ces solitudes interminables et c'est pourquoi, en général, les équipes sont constituées de couples médecin-infirmière (seules les femmes sont autorisées à examiner les Afghanes, ainsi le veut la loi coranique), couples dans le travail et très souvent aussi dans la vie.

Les deux Français ont invité des Afghans à dîner et tous sont groupés autour du poêle, dans la lumière reposante des lampes à pétrole. Roger narre son bain dans l'Amou-Daria, pied de nez aux visiteurs dont les hélicoptères tournent parfois autour du village

avant d'aller bombarder la montagne. Les Afghans l'informent que des blessés arriveront au petit matin, survivants d'un combat contre des commandos à l'ouest de Zokhi. Lutfullah et Nassir, les deux infirmiers formés par les Français, iront à la rencontre de la colonne pour donner les premiers soins. On annonce des blessures par balles mais aussi des brûlures par napalm. Il faut donc stériliser

le matériel à l'eau bouillante, préparer des champs opératoires, libérer quelques lits pour accueillir les blessés. La routine...

Zokhi a été choisi parce qu'à la fois proche des combats et suffisamment retiré dans la montagne pour éviter les surprises désagréables. Mais cela veut dire tout de même, pour ceux qui tentent de rejoindre le village et l'hôpital, des jours et des nuits de marche. Pour les blessés graves, l'épreuve est le plus souvent trop difficile. La plupart n'arrivent pas jusqu'ici...

– Quinze ou vingt MSF pour un pays grand comme la France, soupire Élisabeth. Curieuse démographie médicale...

Roger fait avec elle le compte de leurs patients, le bilan d'une présence que MSF entretient dans ces régions depuis près de trois ans. Sur la carte du pays, un point infime, une goutte d'eau dans l'océan de la détresse afghane. Vu de loin, un effet dérisoire du souci humanitaire occidental. Pourtant, ils savent bien, eux, que des centaines de malades ont transité par le village, au bout de longues et dangereuses transhumances. On a beaucoup soigné et beaucoup guéri à Zokhi, et accouché des femmes dans des conditions sanitaires acceptables. Dans un rayon de quelques dizaines de kilomètres, les enfants ont été vaccinés, les tuberculeux ont cessé de cracher leurs poumons, les amputations ont empêché les gangrènes fatales, et surtout une fraction de ce peuple dispersé, persécuté, isolé dans ses montagnes, a été entendue et rejointe dans sa terrible solitude par des étrangers désintéressés qui refusent sa disparition pure et simple.

Roger se souvient du voyage aller de son équipe. Quatre semaines d'approche l'ont quelque peu familiarisée avec la géographie tourmentée du pays. Il a fallu marcher, énormément, suivre en ahanant la caravane de dromadaires qui acheminait le matériel vers Zokhi. Parfois, un camion, sur une centaine de kilomètres, ou un tracteur poussif leur donnaient l'impression d'avaler subitement les distances, de faire des pas de géants d'un col à l'autre. Car des chevaux légendaires à la Kessel, galopant d'un

relais à l'autre, il n'en reste plus guère en Afghanistan. La guerre les occupe à des tâches qui n'ont plus grand-chose à voir avec les courses de *bozkachi* (jeu traditionnel afghan ressemblant au polo, la balle étant remplacée par une dépouille d'animal), lorsque la mitraille russe ne les éventre pas, purement et simplement, eux et leurs cavaliers, au flanc des montagnes grises.

20 septembre 1984.

Les blessés arriveront au petit matin, des hommes jeunes qu'accompagnent dans leur marche incertaine des dizaines de civils refoulés par un combat lointain. Les vêtements sont rouges de sang, les visages défaits, des enfants gémissent, hagards, étrangement épargnés dans leur chair, cette fois. Le napalm a laissé sur les peaux ses traces crevassées, mélange de toile et de viande avariée. Des odeurs d'ail et de charogne montent de ces reliquats humains qu'il faut dénuder, la nausée au ventre, avant de les allonger sur les matelas humides de l'hôpital.

Les deux jeunes gens s'activent le jour durant, font face à ce « coup de feu » comme la guerre en secrète tant et tant à travers le pays. Ils sont épuisés. La journée a été terrible. Trois blessés n'ont pas survécu. Au bout d'une mission de six mois, la précarité des conditions de travail laisse aux soignants l'impression désastreuse d'être inutiles, comme autant de remparts dérisoires contre la barbarie d'un temps sans pitié. Mais Roger sait aussi que l'heure, de toute façon, a sonné pour eux de rentrer en France. Pareille guerre, qui dure depuis cinq ans et dont nul ne voit la fin, use les meilleures énergies. Il faudrait pouvoir prendre du recul.

La troisième mission du jeune médecin en Afghanistan a été la plus longue, la plus dure aussi, loin de tout.

– On a malgré tout bien travaillé, dit Roger dans un sourire. Le voyage de retour effacera bien des choses.

La gaieté naturelle du Marseillais est pour la jeune femme un rempart contre l'ennui. Blonde, menue dans ses vêtements afghans, Elisabeth a forcé l'admiration des moudjahidin.

Toujours prête à l'action, infatigable marcheuse, capable de vaincre le sommeil pour donner des soins plusieurs nuits de rang, elle s'est imposée dans un environnement où le rôle de la femme est réduit à sa plus simple

expression, ménagère et matriarcale. Habile, douce, elle a su éviter les conflits avec les religieux sur les questions épineuses des soins aux hommes et se rendre nécessaire à la bonne marche de la mission.

– Tu as raison, admet-elle. Peut-être, au fond, suis-je un peu triste aussi de devoir quitter ce village et tous ces gens.

Roger et elle ont su ne pas tomber dans le piège de l'affrontement culturel toujours possible, lorsque des Occidentaux se confrontent ainsi, sur de longues périodes, à un monde si différent du leur. Les Afghans sont enracinés dans leur foi et le sentiment de supériorité qu'engendre celle-ci est un fait de chaque instant. L'étranger a de tout temps été regardé sans méfiance particulière mais aussi sans complaisance, comme si les cultures ne pouvaient que se juxtaposer le temps de quelques pas ensemble.

– On reviendra, promet Roger. Quoi qu'il arrive, on n'abandonne jamais complètement un pays comme celui-là.

27 septembre 1984.

Zabiullah a pris lui-même en main le voyage de retour de ses médecins. Accroupi contre le mur en pisé d'une maison de Zokhi, il attend patiemment que ses hôtes en aient terminé avec leurs propres préparatifs.

Les blessés de la semaine passée sont hors de danger. Certains d'entre eux sont déjà retournés se battre, les autres ne tarderont pas à le faire. Quant aux civils napalmés, ils repartiront plus tard, direction le Pakistan, via la montagne hazara. Quelques réfugiés de plus...

Le Khan n'a pas la belle allure ascétique du commandant Massoud, son frère d'armes, qui tient la vallée du Panshir. Plutôt petit et rond, il ressemblerait, habillé en civil, à un quelconque fonctionnaire ministériel de Kaboul. Mais il est le chef redouté de la province de Mazar-i-Sharif, l'une des plus vastes du pays. Sa réputation de combattant irradie sur tout l'Afghanistan, et le territoire qu'il contrôle et administre s'étend sur plusieurs milliers de kilomètres carrés de steppes et de montagnes.

Devenu l'ami des médecins, complice et rieur, il est toujours disponible pour atténuer les menus conflits avec les religieux intégristes et améliorer

au jour le jour les conditions de vie des étrangers. Presque illettré, il les a pourtant beaucoup questionnés sur la France, ce pays fraternel où il se rendrait, la guerre finie, si jamais elle finissait un jour...

Roger l'étreint longuement. Il connaît la précarité de ces existences-là, et le sort qui guette ces indomptables guerriers à chaque mètre de leur route.

– Prends garde à toi, Zabiullah.

– Ne te fais pas un trop grand souci. Tu connais ma montagne aussi bien que moi. Qui pourrait la tenir sans un million d'hommes ?

Il rit de toutes ses dents gâtées. Foi et certitude du droit le guident jour et nuit, lui épargnant la peur.

– Parle de nous dans ton pays. Si tu ne le fais pas, personne ne le fera, et nous mourrons seuls. Les Afghans ne posent pas de bombes en Occident, ne détournent pas les avions, ne prennent pas d'otages. Ils se battent sur leur terre, pour la libérer. Dis-le. Romps le silence autour de notre combat, et tu auras fait ton devoir d'homme.

Il s'incline vers Élisabeth et lui serre la main.

– Fais-en venir d'autres comme elle, dit-il à Roger. Ces femmes de chez toi sont aussi tenaces et courageuses que nos meilleurs guerriers. Elles ignorent la peur, méprisent la fatigue.

Roger promet. Son esprit quitte déjà le village, pour les premiers pas d'une marche qui doit durer trois semaines. Le corps suivra en grinçant, et comme toujours Élisabeth sera la première en haut des cols. Mais il y aura la découverte de ce pays prodigieusement beau et riche de ses hommes, de ses cultures, dans des vallées que la guerre, peut-être, aura épargnées.



De Zokhi, il faudra joindre Chortepa, lieu du vrai départ. Une escorte de moudjahidin conduira les voyageurs jusqu'à Zari, où ils retrouveront l'antenne médicale que tiennent Serge et Marguerite, les deux autres MSF de la région, et séjourneront quelque temps avant de quitter définitivement le Hazaradjat. Zari est à deux cent cinquante kilomètres de Zokhi. Une semaine de marche.

Élisabeth se retourne. Loin vers le bas, les hommes du Khan agitent le bras et, par petits groupes, toute la population du village salue ses médecins. Le soleil apparaît derrière la barrière de roches qui ferme l'horizon. Une brume légère estompe les contours des maisons. Tout est silence et beauté. Reste un but très lointain, qui va maintenant tendre, heure après heure, l'énergie des marcheurs.

Chortepa ressemble déjà aux villages hazaras. Une vingtaine de maisons rectangulaires se serrent le long d'une étroite vallée encaissée entre deux parois de granit déchiquetées par le temps. La rue unique est un simple couloir boueux qui s'élargit à peine au centre du village avant de se redresser vers la passe suivante. Quelques enfants jouent les spectateurs intrigués sur le pas des portes. Des vieux montent la garde aux deux extrémités du hameau. Ici, pas d'adultes jeunes. Tous sont partis se battre vers le nord aux côtés de Zabiullah. Les nouvelles n'y

sont pas bonnes. Les Soviétiques déclenchent depuis la veille une offensive en direction de la montagne. L'affaire est d'importance. Des hélicoptères larguent des commandos autour des villages. Dans le même temps, des blindés progressent le long des vallées. Et Chortepa n'est pas suffisamment haut pour échapper à leurs investigations opiniâtres. Après trois journées de marche, Roger entrevoyait comme une délivrance la nuit au village. Un festin de graisse fondue et de galettes aurait précédé le repos réparateur au bout d'une longue journée de marche. Mais il faut continuer, monter plus haut. Les moudjahidin sont nerveux. L'heure des combats approche. Les étrangers ne peuvent demeurer un instant de plus à Chortepa.

Arap Mazari est à quatre heures de marche de là. Le soir commence à tomber sur la montagne, qui écarte provisoirement la menace des hélicoptères. Il faut pourtant redouter les commandos soviétiques, des troupes aguerries, aux déplacements silencieux et rapides. Ceux-là peuvent s'embusquer et surgir brusquement, obligeant à des replis en catastrophe.

La marche reprend derrière deux moudjahidin commis à la garde des voyageurs. A 10 heures du soir, la petite troupe rejoint Arap Mazari et s'installe dans une maison désaffectée. La nuit est froide. Les Français sont exténués. Pour toute pitance, on leur offre des œufs rachitiques, du sarrasin, des raisins secs. Les lits sont des nattes posées à même le sol humide.

A 3 heures du matin, des villageois font irruption dans la pièce commune. Les *Chouravi* (Russes) progressent vers le hameau, qu'ils atteindront dans une heure environ. Ce matin-là, le réveil est rapide. Il est exclu de se prélasser un ou deux quarts d'heure dans les duvets, comme à Zokhi. Dehors, la nuit est totale. Les moudjahidin parlementent avec un vieillard, tandis que les médecins bouclent en hâte leur maigre paquetage. On amène un cheval que pousse un adolescent. Roger s'enquiert du projet en cours. Les guides combattants vont faire ce pour quoi ils ont été recrutés et armés : rejoindre à quelque distance de là un groupe de résistants et livrer bataille aux intrus. Pendant ce temps, le vieux conduira les voyageurs vers le Sud.

Les deux Français sont pratiquement livrés à eux-mêmes. Il faut sans doute que l'offensive soviétique soit suffisamment puissante et coordonnée pour que la résistance accepte ainsi de laisser investir ses repaires de moyenne montagne. Roger se souvient du luxe de

précautions qui entourait sa consultation à Zokhi. Pas moins de trente combattants étaient affectés en permanence à la protection de l'équipe médicale. Les consultants devaient – sauf bien sûr en cas d'urgence – se présenter munis d'un laissez-passer signé par un responsable du Djamiat, ceci afin d'éviter l'infiltration du mouvement de résistance par les partisans du régime de Kaboul.

Ici, foin de ces contrôles indispensables. La tactique du Zabiullah est sage : inutile de sacrifier des hommes à défendre les villages un par un. Loin de leurs bases, les assaillants seront dans l'incapacité de tenir ces nids d'aigle plus de quelques jours et, très vite, la résistance renversera la manœuvre à son profit, prenant l'adversaire dans autant de pièges mortels.

– Ne perdons pas de temps, dit le vieux.

Qui sait dans quel état il retrouvera son village, sa maison, ses proches ? Las de perdre en masse hommes et matériel dans des opérations trop importantes, les Russes ont choisi depuis peu la technique de la terreur et des représailles. De Kunduz, au nord, à Khost, près du Pakistan, d'Hérat la Persane à Jalalabad l'Indienne, on ne compte plus à travers tout le pays les villages incendiés, rayés en quelques heures de la carte, Oradours dont personne ne saura jamais le nom et qui font de l'Afghanistan, en cette fin de siècle, le plus vaste et le plus oublié des grands cimetières sous la lune.

Les deux Afghans marchent derrière le cheval portant les étrangers. L'aube vient, paresseuse, sur des plaines arides que rompent aux quatre horizons les ombres puissantes des montagnes. Assez vite, le chemin s'élève vers une passe et il faut mettre pied à terre pour l'ascension. D'une voie latérale surgissent soudain une trentaine de civils exténués venant d'une autre vallée, seuls survivants d'une attaque aérienne sur des villages de plaine. Eux aussi cherchent le Sud et, si loin, à plus de quatre cents kilomètres, les camps de réfugiés du Pakistan. Parmi eux, des blessés de tous âges se traînent, soutenus par les plus valides portant des plaies déjà anciennes sous les vêtements déchirés. Les femmes n'ont même plus la force de cacher leur visage au regard des étrangers. La colonne s'est formée au fil des vallées matraquées par l'artillerie et l'aviation soviétiques. Certains de ces zombies marchent déjà depuis près d'une semaine.

A Zokhi, ils auraient été pris en charge immédiatement par l'équipe

MSF. A Zari aussi. Mais Zari est une chimère, de l'autre côté des montagnes. Il faudra pour y parvenir faire en jours et en nuits de marche ce qu'un camion mettrait cinq ou six heures à parcourir.

Les gens ont dans les yeux le cauchemar qu'ils viennent de vivre. Les chemins balisés par des cadavres d'animaux, les fosses creusées à la hâte et dans lesquelles on jette les corps pêle-mêle et, comme des bougies éclairant le paysage, la lueur des incendies, de toutes parts.

Roger distribue quelques médicaments, Élisabeth nettoie des blessures. Ce sont les conditions zéro d'un possible travail médical. Pour les mourants comme pour les autres, Zari devient l'ultime rempart contre l'oubli, la dernière frontière à passer pour sortir d'un infernal isolement.

– Chamal, dit le vieux.

Le vent. Il s'est levé et balaie le col. C'est le souffle de Dieu sur les pauvres efforts des hommes. Furieux et glacé, il soulève la poussière jaune du chemin, griffe la peau et les yeux, s'oppose de toute sa force déchaînée à la marche des voyageurs. Il faut courber le dos, peser lourdement sur les cuisses pour avancer de quelques centimètres, se battre.

« Chamal » disperse la colonne. La peur occupe les esprits, de ne jamais parvenir au col, d'être séparé des autres, d'errer seul dans les chaos de roches. Les souffles se font courts et rares. Puis vient l'accalmie. Des heures ont passé. La troupe se reconstitue au sommet du col. Au-delà, le paysage est encore le même, un désert de pierre et de poussière, piqueté de buissons épineux entre lesquels tournicote le chemin et, comme une rose sur la caillasse, un village, au pied de la passe suivante, vers lequel on va pouvoir descendre.

– Nous sommes dans la main d'Allah, se réjouit Roger.

La plaine en question est, certes, ouverte à tous les visiteurs possibles. Le prochain col mène vers des cimes enneigées qui semblent inaccessibles. Là-haut, la sécurité serait meilleure.

– Trop crevé, soupire Roger. On va rester là et tâcher de soigner nos compagnons.

Le village possède une mosquée suffisamment vaste pour servir d'hôtel et d'infirmerie. Les voyageurs s'y entassent dans une odorante promiscuité. Élisabeth confectionne des pansements tandis que Roger se met au travail. On fait bouillir de l'eau, les femmes préparent un repas. La vie s'organise, précaire, dans une région où la guerre a tout raréfié. Ici les gosses ont les joues creuses et le regard triste des sous-nutris. Dans

un pareil contexte, la venue inopinée d'une colonne de transhumants affamés n'arrange pas les affaires du village.

Pourtant, ce soir-là, un poulet fera office de festin collectif, garni de quelques patates et accompagné d'un brouet de graisse fondue à la surface duquel flotte une poignée de lentilles. Assis en tailleur sur une toile cirée, une douzaine de convives en état de s'alimenter se chauffent le cœur à se partager cet ordinaire de gala.

Le sommeil est léger, dans une pièce où flotte la senteur fade de la mort. Les blessés, qu'il faut visiter de temps à autre pour prendre un pouls ou ajuster un pansement, gémissent. Sans sérum ni plasma sec, sans matériel chirurgical, les rescapés ne peuvent compter que sur leur volonté de survivre.

A 5 heures du matin résonne brusquement un écho que les clandestins d'Afghanistan connaissent bien, « flap-flap-flap-f lap... ». Les hélicoptères soviétiques tournent dans la vallée, leur bruit se rapproche rapidement du village. Des civils font irruption dans la mosquée. Les étrangers doivent fuir sans tarder. Si les Russes apprennent à qui le village a donné asile, ils le raseront et le brûleront ; des gens seront exécutés pour l'exemple. Journalistes et médecins sont considérés ici comme faisant partie de la résistance. On les épargne pour leur faire des procès publics, mais les Afghans, eux, subissent la loi impitoyable de l'envahisseur et de son bras armé, les commandos, qui pratiquent la stratégie de la terre brûlée et font régner la terreur jusqu'en haute montagne.

Élisabeth pense au col dont elle a entrevu les premières pentes la veille. La peur, subite, qui fait battre le cœur plus vite et brouille les esprits, l'a jetée hors de son duvet. Fébrile, la jeune femme se précipite à l'extérieur sans même prendre le temps de refermer son sac à dos.

Roger l'a rejointe au pas de course. A l'horizon – sont-ils à cent mètres ou à cinq kilomètres ? – les faisceaux obliques des projecteurs russes fouillent la montagne, inventorient les chaos rocheux. Roger, lui, pense à son confrère Philippe

Augoyard, le médecin de l'AMI (Aide Médicale Internationale) fait prisonnier dans les mêmes conditions en 1983. Une traque de plusieurs jours, des heures de marche jusqu'à l'épuisement, et la capture, dans une mosquée semblable à celle-ci.

Les intrus ne vont pas tarder à découvrir le village dans la lumière de leurs gros phares. Le bruit devient terrifiant. Aux « flaps » des

rotors se mêlent des sifflements stridents. Les Stukas allemands de la dernière guerre terrifiaient ainsi les populations qu'ils allaient bombarder.

– Cours, cours ! hurle Roger.

Ils sont déjà contre la roche du col. Deux Afghans les accompagnent dans les toutes premières lueurs de l'aube. Élisabeth distingue bien les hélicoptères, trois gros frelons qui ont cessé de tourner et demeurent suspendus au-dessus du village, dans leur vacarme d'enfer.

Il n'y avait pas de moudjahidin dans le secteur cette nuit-là. Il n'y aura donc pas de combat si les Russes décident de se poser. Pour les fuyards, c'est une chance. La montagne les prend très vite sous sa protection. Le chemin s'engage dans des défilés que le ciel éclaire à peine, traversé de légères brumes.

– S'ils se posent, on est foutus, pense Roger.

Médiocre marcheur, il se voit mal tenir longtemps la distance devant des commandos parfaitement rompus à ce genre d'exercice.

Cette fois, la chance sera avec les clandestins. Les hélicoptères choisissent de rester suspendus en altitude, occupés à quelque besogne de repérage. Les villageois seront épargnés, la traque n'aura pas lieu. Les tempes broyées, les jambes douloureuses, Élisabeth et son compagnon sont persuadés que leur course les éloigne du danger. En vérité, le bruit s'efface parce que brusquement les pilotes ont décidé de rebrousser chemin.

Il leur faudra trois jours pour atteindre Zari. En chemin ils auront brûlé quelques bûches dans une *tchairana* (maison de thé), dormi sous des abris de roches, serrés l'un contre l'autre dans leurs duvets, espéré en vain traverser un village où quelqu'un leur aurait proposé un œuf. Seule l'eau ne leur a pas manqué. Des ruisseaux minuscules, embryons du lointain Band-i-Amir, leur en ont fourni, qu'ils ont bue en se partageant des galettes de sarrasin. Ils ont eu le temps de penser à mille et une choses de leur vie, retrouvant dans le silence de leur marche des musiques oubliées depuis des lustres. Ils auront fait près de cent kilomètres dans des paysages superbes et austères, levant parfois la tête pour suivre des yeux la trace d'un long courrier, droite et blanche, à des galaxies de cette guerre dont personne ne veut entendre parler.

Ils ont cerné à loisir les raisons profondes qui les ont poussés tous deux à une telle aventure. C'est dans ces moments de solitude extrême qu'elles apparaissent, évidentes, que leur leçon est claire comme le ciel au-dessus d'eux. Roger le Marseillais, qui n'avait aucune envie de s'installer en ville et à qui MSF proposait l'ouverture sur le monde dont il rêvait enfant, et Élisabeth, l'infirmière, qui trouvait par trop monotones les journées de garde dans son hôpital parisien, ont eu le temps de faire le tour du problème.

Zari est fait d'une centaine de maisons alignées au fond d'un vallon abrupt, naturellement protégé des regards indiscrets. Cinq cents personnes peuplent ce lieu que les cartes mentionnent à peine. Sur ces cinq cents-là, deux MSF, Serge Bisserbe et Marguerite Déliot, ont craint longtemps pour la vie de leurs amis. Les retrouvailles sont joyeuses. Si Élisabeth, qui n'avait plus grand-chose à perdre en kilos superflus, parvient au bout de l'épreuve dans un remarquable état de fraîcheur physique, Roger ressemble, quant à lui, à un rescapé d'un camp de concentration ; ses muscles ont fondu, sa barbe fournie, noire comme celle d'un Afghan, cache des joues creusées par le jeûne, la marche et les nuits trop courtes. Ses yeux brûlent d'une fièvre dont il faudra trouver la cause – une dysenterie débutante – et traiter intensivement.

– Repos complet, a ordonné Serge. Ici, il y a de quoi manger, et même un cuisinier à qui j'enseigne des rudiments de vraie bouffe. Zari, deux étoiles au Michelinoff, même les Russes sont d'accord !

Décembre 1984.

Depuis septembre que l'équipe MSF s'est constituée à Zari, la montagne est demeurée silencieuse, épargnée par la guerre dont les échos parviennent jusque-là par les récits des campagnards exilés. Mazar-i-Sharif est tenue solidement par les Soviétiques, qui poursuivent de plus belle leur stratégie « coup de poing ». Des commandos chaque fois plus nombreux et mieux aguerris livrent combat jusqu'autour des villages de haute altitude.

Zabiullah Khan a donc organisé ses troupes en fonction de cette nouvelle donnée. Pour l'économe qu'il est, de ses hommes et de ses armes, la guerre en rase campagne est au-dessus de ses moyens. A découvert, les maquisards afghans sont trop repérables par les

hélicoptères adverses. Il faut donc procéder par coups de main contre les postes avancés de l'occupant et infiltrer des groupes à l'intérieur de la capitale provinciale pour y faire régner l'insécurité. L'hiver est là maintenant pour forcer au repos les moudjahidin, après six mois d'incessants déplacements et d'accrochages quasi quotidiens. Comme chaque année à la même époque, la guerre d'Afghanistan va connaître un certain répit.

Cette nuit-là, le chef afghan et sa garde ont fait étape à Zari. Roger a retrouvé avec plaisir l'ami qu'est Zabiullah et en a profité pour l'examiner et lui donner quelques soins. Zabiullah ne fait que passer dans le village. Sa route le ramènera très vite vers l'est, puis le Khan prendra ses quartiers d'hiver aux abords immédiats de la grande steppe, car « jamais les Russes ne doivent connaître la paix plus d'un ou deux jours. Cela leur ferait croire que nous cessons de nous battre ».

Zabiullah s'enquiert de la santé de ses hôtes. L'équipée des médecins de Zokhi a pris la dimension d'une légende – une de plus – en pays turkmène.

– Le « docteur Roger » n'a rien à envier à mes meilleurs moudjahidin, dit-il, admiratif. Maintenant, il connaît notre montagne aussi bien que nous. Il est afghan parmi les Afghans.

Afghan, Vivarié l'est depuis encore plus longtemps. Sa première mission remonte déjà à près de trois ans et, sur tous ces mois additionnés, le médecin marseillais n'en a guère passé plus de cinq ou six en France.

– Ainsi, tu veux toujours rentrer dans ton pays ? s'inquiète le Khan.

Ils sont assis à même le sol dans la lumière crue de ce beau matin de Décembre, la vingtaine de cadres du Djamiat qui font route avec leur chef et les quatre Français qui boivent un bol de thé avant de commencer leur consultation.

– Il le faut, dit Roger. Serge et Marguerite vont rester ici jusqu'à l'arrivée de la nouvelle équipe. Mais je reviendrai. Comment pourrait-on quitter tout à fait ton pays, Zabiullah ?

Ils parlent de la guerre qui entrera bientôt dans sa sixième année, six ans déjà ! Et le sang qui coule dans les montagnes et les villages coule désormais dans les grandes villes, Hérat, Kandahar, où l'on se bat au milieu des ruines des bazars.

Zabiullah est sombre, tant lui-même, pas plus qu'aucun des siens, n'aperçoit la fin de ce conflit qui saigne peu à peu tout un peuple. Cinq millions de réfugiés, un million de morts, pour seize millions d'Afghans. Et ces enfants envoyés de force en URSS, futurs cadres au cerveau convenablement lavé, soumis à l'occupant, pliés à son idéologie conquérante. Il faut se battre, refuser l'asservissement. Mais ce peuple est trop seul dans sa lutte. Que font les grandes consciences de l'Occident ? Tant de bruit pour le Viêtnam, et un tel silence sur l'Afghanistan.

Les Français sourient et écartent les bras. Eux ont fait le choix simple de la fraternité et du témoignage. Peut-être ont-ils initié un mouvement qui s'amplifiera. Dieu seul le sait, qui n'abandonnera pas ses fils afghans au milieu du torrent furieux. Zabiullah rameute ses compagnons et donne le signal du départ. La journée sera courte, et claire. Le chef ajuste ses cartouchières, noue son écharpe de laine grise sur sa vareuse de marche. Ses pantalons de toile tombent sur des sandales percées qui laissent apparaître d'autres trous, ceux des chaussettes en nylon. Ainsi, des va-nu-pieds sublimes, avec leur foi et la vague idée qu'ils forment une nation, tiennent-ils tête depuis six ans à la plus puissante armée du monde.

Les adieux sont brefs. On parle de se revoir bientôt. A huit heures du matin, ce 13 décembre, le village de Zari a retrouvé son calme après le départ des combattants.

14 Décembre 1984.

La montagne s'est faite collines douces que tranche une piste caillouteuse. Par endroits apparaît en contrebas la plaine sombre, et, au fond du morne horizon, Mazar-i-Sharif, la ville interdite dont on distingue les premières maisons et, plus loin, les coupoles bleues de la Grande Mosquée.

Dans les deux jeeps ont pris place les lieutenants de Zabiullah-Khan. Le chef ouvre la route. Avec lui roulent les principaux responsables du Djamiat Islami pour la province de Mazar, quatorze personnes au total. Des virages ensablés font suite aux chaos rocheux d'un col. Les jeeps accélèrent, les conversations un temps interrompues par les violents cahots des véhicules reprennent.

La jeep du Khan est la première à sauter. Une mine de forte

puissance a été enterrée en plein milieu de la route. La seconde voiture fait un brusque écart, contourne les débris fumants et explose à son tour sur un autre engin pareillement dissimulé. Le piège a fonctionné. Zabiullah a été tué sur le coup. Dix Afghans ont trouvé la mort avec lui sur cette piste pourtant contrôlée jour et nuit par la résistance turkmène. Celle-ci se voit en quelques secondes décapitée.

La nouvelle de la mort du chef et de ses hommes sera tenue secrète plusieurs semaines. Le nouveau maître du Djamiat pour la province, l'ingénieur Daoud, craignant un éclatement de la résistance dans cette région, préférera imposer le silence jusqu'à ce qu'un nouvel état-major ait été mis en place.

A Zari, les choses ont suivi leur cours normal pour l'équipe MSF, au fil d'horaires quotidiens immuables. Consultations dans l'hôpital, soins aux blessés, visite des hameaux environnants. Chacun possède bien son rôle et les habitudes, progressivement, se sont imposées à l'équipe. Jusqu'au 19 décembre.

Zabiullah est mort depuis cinq jours, mais, dans la montagne, personne encore ne le sait. Il est huit heures du soir. Dans leur maison, dont les étroites ouvertures ont été obstruées par des plastiques opaques – intimité oblige dans un pays où les mœurs de l'étranger sont un fascinant mystère – les Français se sont groupés autour du poêle à bois. Roger manipule son Sony à la recherche de Radio France Internationale. Travail d'orfèvre : le brouillage soviétique est efficace, qui ne laisse passer en clair que les truquages en français des Allemands de l'Est ou des Cubains. La voix du pays est un fragile filet, un crachouillis dont la perception exige silence alentour et concentration extrême. Pourtant, Vivarié s'obstine.

– Marseille-Paris-Saint-Germain, merde ! Ce n'est pas rien, tout de même !

En plus des soins infirmiers, Roger enseigne aux Hazaras, descendant des troupes de Gengis Khan, les arcanes du football. Le ballon est une chiffre ronde ficelée, le terrain, une portion à peu près plate du lit d'un torrent. Les élèves semblent doués, mais les tibias souffrent du tempérament afghan.

Élisabeth et Serge font un scrabble, Marguerite écrit une lettre dont la date de départ reste une parfaite inconnue. Au centre de la pièce, la lampe à kérosène émet son sifflement caractéristique. Tout est calme et chaud,

à quelques mètres de la nuit glaciale qui serre le pays sans lumière.

Les Afghans qui font irruption dans la maison ne sont pas porteurs de la marmite de graisse ou du plat de lentilles. Les Russes se trouvent à moins de quatre heures de marche de la vallée, cap dessus. Il faut déguerpir, et vite. La mort de Zabiullah a dopé ses adversaires. Ceux-ci savent bien que, dans le camp d'en face, les esprits seront traumatisés par la nouvelle. Disposant d'un avantage psychologique considérable, ils seront la voix qui délivre l'information et le bras qui s'abat sur l'ennemi pétrifié.

– Le Khan est mort ! Le Khan est mort ! Il faut fuir cette vallée !

Les médecins sont vite prêts, mais cette fois ils ne partiront pas sans leurs blessés. Pas question de les abandonner sur les lits de l'hôpital !

L'évacuation commence immédiatement. Les malades sont allongés sur des civières de fortune, puis on les charge sur un camion. Les blessés ont priorité. On fixe leurs perfusions aux ridelles du véhicule. Une quinzaine de personnes sont ainsi entassées, entre lesquelles se casent tant bien que mal les quatre MSF. A 22 heures, tous feux éteints, le camion quitte Zari, direction Tonj, plus haut sur le cours du Band-i-Amir.

La mission à Zari aura duré deux mois. Quant au retour en France de Roger et d'Élisabeth, il est retardé d'autant, sans que les deux jeunes gens en aperçoivent le terme. Ainsi va toute mission de MSF en Afghanistan, suivant le cours imprévisible des combats. Celle-ci devait durer six mois, du printemps à l'automne 1984. Maintenant, l'hiver est là, en haute montagne, et les quatre Français vont le traverser jusqu'à son terme, en mai de l'année suivante.

Tonj est au cœur du pays hazara. Les gens y ont le type asiatique des descendants de Gengis Khan. La vallée abritant le village et les hameaux environnants est sûre, les hélicoptères soviétiques passent suffisamment loin de ses champs bien ordonnés pour que l'on ne perçoive pas leur ronronnement menaçant.

L'équipe MSF s'est immédiatement mise au travail. Nomades refoulés par les combats, les quatre amis ont pris quelques heures de repos avant de procéder comme d'habitude : repérage d'un endroit bien protégé pour y installer l'hôpital, déballage du matériel hâtivement chargé dans le camion, installation des malades et des blessés, ouverture de la première consultation. Les villageois leur ont

trouvé une habitation qu'il s'agira de meubler sommairement. La vie reprend vite son rythme dans ce troisième site qui vient d'échoir à MSF.

A un détail près cependant : les rigueurs de la saison empêchent les communications avec les villages environnants. Tonj est, de fait, isolé du monde. La nouvelle de l'installation des étrangers s'est vite répandue dans la montagne, mais rejoindre l'hôpital n'est pas chose facile. Il faut marcher longtemps dans la neige, passer des cols dans le vent glacé, charger les malades sur des bêtes dont les sabots dérapent sur les pentes. Le voyage peut durer des jours entiers, ainsi le veut la géographie inhumaine de l'Afghanistan, depuis toujours. Ce pays vit sa nuit des temps au pas lent des caravanes. Les dromadaires sont mal adaptés à la haute altitude. Il leur faut passer par les basses vallées ; seules les mules s'adaptent. Les chevaux renâclent à franchir les passes enneigées. La guerre a singulièrement éclairci leurs troupeaux, et dans tout le Nord afghan il y a maintenant des lustres que le bozkachi a cessé, faute de montures en nombre suffisant.

Les quatre MSF s'enferment dans l'hiver. Ils apprendront beaucoup plus tard l'inquiétude du bureau parisien, et les missions qui se sont succédé à Peshawar dans l'espoir de recueillir quelques renseignements sur la situation à l'intérieur du pays. Le retour était prévu pour la fin novembre. Deux ou trois semaines de retard, passe, mais quatre mois !

Les échos des combats autour d'è Mazar-i-Sharif sont parvenus jusqu'en France. La mort de Zabiullah a même été annoncée par la presse. Ceux qui connaissent déjà l'Afghanistan redoutent le pire, bien qu'aucune annonce d'une possible capture n'ait été faite.

Je connais bien mon copain de Marseille. Ensemble, nous avons en 1982 exploré des vallées et des montagnes couvertes de la neige du Paktia, au sud du pays. Marches épuisantes, nourriture à base de lentilles, de pain et de graisse de mouton, planques sous les passages des Migs, fusion charnelle avec un pays qui ressemble à la Lune, et contre lequel, lorsqu'il est uni, il ne sera jamais possible de gagner la moindre guerre.

– Vivarié, c'est du solide Roger doit être dans un coin paumé, à attendre la fin de la mauvaise saison.

Mon diagnostic est juste. La neige recouvre tout l'Hindu-Kush, ce formidable rempart de roches et de poussière qui protège le haut pays afghan. Des hauteurs, les villages ressemblent à la steppe uniformément blanche, dont rien ou presque ne les distingue, et les Russes doivent cette

fois compter avec leur traditionnel allié qui les a souvent sauvés de la déroute militaire.

Les médecins travaillent jusqu'en mars, espérant en secret que la résistance se sera réorganisée après le coup terrible qui lui a été porté. Au début du mois, la nouvelle leur parvient enfin : le retour est maintenant possible. Ils prennent vite leur décision. Il faut quitter Tonj. Des équipes sont vraisemblablement prêtes à prendre leur relève. Peut-être les croiseront-elles à Peshawar dès qu'ils auront franchi la frontière. L'hôpital est parfaitement opérationnel. Des infirmiers ont été formés, qui pourront assurer les soins de santé primaires en attendant l'arrivée des troupes médicales fraîches.

Le 14 mars 1985, Roger, Élisabeth, Serge et Marguerite prennent à cheval la route du Sud.

– Quatre cents kilomètres, dit Serge en repliant la carte de l'Afghanistan. Nous ne sommes pas encore à Paris.

La température s'est radoucie. Les torrents se gonflent d'une eau claire et pure sous le soleil tiède. Roger fait des calculs savants.

– Si tout se passe bien, c'est-à-dire si nous trouvons un ou deux camions en cours de route, nous serons au Pakistan dans une dizaine de jours.

Les filles sont moins catégoriques ; en Afghanistan, rien n'est jamais acquis d'avance, le pays, à l'image des hommes qui le peuplent, est tout sauf cartésien et la guerre ajoute son propre poids d'incertitude et de hasards.

Les Français quittent Tonj avec ce mélange de soulagement et de tristesse profonde qui caractérise toute fin de mission, de par le monde. Leur entente avec les Afghans a été idéale, l'importance du service rendu à des populations dramatiquement privées de soins médicaux a gommé les inévitables tensions entre gens que rien ne destinait à coexister si longtemps. Des amitiés sont nées, balayant les différences, la présence de l'équipe MSF dans ce coin perdu fut une lueur dans la nuit afghane, comme à Zari ou à Zokhi. Dans ces endroits que frappe la plus cruelle des guerres de cette fin de siècle, un peu d'humanité a été apportée, qu'il faudra prolonger au long de l'année. C'est cela, avant tout, Médecins sans frontières.

L'embellie n'a pas duré plus de quelques heures. Dès le lendemain, la neige s'est remise à tomber, serrée, tandis que la température chutait à

nouveau dans ses gouffres glacés.

Des camions, point, mais par chance, des chevaux en nombre suffisant portent les médecins d'un col à l'autre du pays hazara, entre trois et cinq mille mètres d'altitude. La guerre est devenue totalement étrangère à la petite troupe qui progresse lentement vers le Sud. Ainsi ont dû transiter par la Gaule d'Arioviste les légions d'Hannibal entre Rhône et plaine du Po.

De nouveau, il faut affronter le vent, la solitude et la faim, espérer en vain le village ami, l'eau bouillante sur le poêle à bois. Le plus souvent, les voyageurs trouvent un précaire abri dans quelque tchaïrana déserte, se serrent dans leurs duvets sous la garde des quatre moudjahidin frigorifiés et se lèvent pour marcher sous le ciel bas qui par instants les couvre de sa brume et de son givre gris. Les chevaux trouvés ici et là ne peuvent franchir certains cols. Il faut les abandonner dans un hameau et continuer à pied.

Vingt-trois jours et autant de nuits, mais le Sud se rapproche. Enfin ils descendent vers la route asphaltée, construite pour moitié par les Américains, contre la moitié nord, par les Soviétiques, aux temps où l'Afghanistan était encore un royaume indépendant, et dont les seconds usent aujourd'hui pour acheminer leurs troupes. Très vite, il faut remonter vers le Paktia, province frontalière que Roger connaît, et qui culmine à quatre mille mètres. L'hiver cède enfin la place à une saison intermédiaire que trempe une mousson butée. Huit heures de pluie quotidiennes. Les chemins coulent en boue vers les vallées. Dernier avatar du voyage : les chiïtes pro-iraniens du Hazaradjat ont gardé à vue la petite troupe durant quarante-huit heures. Interrogatoires, fouilles approfondies des maigres paquetages. On cherche une mauvaise raison de retenir plus longtemps les étrangers, puis, las de n'avoir rien pu leur reprocher, on les laisse enfin prendre la route de la province voisine.

La troupe s'est enrichie de quelques ânes. Et la protection est maintenant assurée par six moudjahidin sous le commandement d'un jeune chef pachtoun, Yocine Boy. Des conditions météorologiques épouvantables gênent la marche ; les ânes sont déchargés dans les cols, remontés ensuite, une douzaine de fois au total. Pour les quatre MSF, cette fin de voyage est un cauchemar. Leurs vêtements sont imprégnés d'une glu brunâtre qui colle à la peau et rouille les articulations. Les réveils sont pénibles, la toilette presque impossible.